

UNE THEORIE EN GERME ? LES « INTUITIONS » DES GRECS SUR LES MALADIES CONTAGIEUSES

Par Jérémie HÉBRARD
Université du Québec à Montréal

Résumé : *Cette contribution offre un aperçu des passages incontournables de la littérature grecque antique touchant aux causes des épidémies et de la contagion chez les auteurs suivants : Hippocrate, Thucydide, Isocrate, le pseudo-Aristote des Problèmes, Plutarque et Galien. En m'appuyant sur la distinction entre deux conceptions de ce qu'est une maladie, soit la conception ontologique et la conception physiologique, je suggère que cette dernière, qui était plus communément acceptée par les médecins et philosophes, a fait obstacle à la compréhension du phénomène de la contagion. Je conclus en montrant que la conception ontologique des maladies n'est pas pour autant absente de l'Antiquité, comme en témoigne Galien, dont l'explication étiologique sur l'origine des épidémies conjugue des éléments provenant de l'une et l'autre de ces deux conceptions.*

Abstract : This contribution gives an overview of the few passages of Ancient Greek literature dealing with the causes of epidemics and contagions (i.e. in Hippocrates, Thucydides, Isocrates, ps-Aristotle's Problems, Plutarch, and Galen). With the help of the distinction between an ontological and a physiological conception of what a disease is, I suggest that the latter was an obstacle to better understand the process through which epidemics spread. I nonetheless show that the ontological conception of these diseases was not entirely absent from Antiquity, as it is shown by Galen, who offers an etiological explanation of the origin of epidemics that combines both conceptions, the ontological and the physiological one.

Introduction

Cette contribution propose un travail de synthèse des passages concernant le phénomène de la contagion dans l'Antiquité grecque. Notre objectif est de considérer quelques-unes des allusions bien connues afin d'attirer l'attention sur les connaissances parcellaires de ce phénomène à des époques où la médecine bénéficiait pourtant d'un grand prestige. Les obstacles qui planent sur l'étude de ce thème résolument contemporain sont nombreux. La rareté des sources, la présence de faux-amis qui nous invite à une modernisation des traductions qui n'est pas toujours fidèles, l'usage d'un vocabulaire souvent métaphorique et bien d'autres difficultés que nous

rencontrerons sont autant de difficultés qui devraient nous inciter à redoubler de prudence avant de parler d'une quelconque théorie ou connaissance de la contagion dans l'Antiquité grecque. Notre analyse se concentrera sur une poignée de passages provenant des auteurs hellénophones. Les sources grecques, moins abondantes, se prêtent davantage à une analyse exhaustive en plus d'offrir l'esquisse d'une compréhension de la contagion au sens moderne du terme¹.

Dans un premier temps, je contrasterai brièvement deux conceptions de la maladie, l'une moderne, qu'on nomme « ontologique » et l'autre, qu'on trouve principalement chez les médecins de l'Antiquité, qualifiée de « physiologique ». Dans un second temps, je présenterai une sélection de passages cruciaux sur la contagion afin d'en offrir une synthèse. Pour chacun des passages, je prendrai soin de souligner dans quelle conception de la maladie ils s'inscrivent lorsque c'est le cas, en plus de mentionner les débats contemporains qu'ils ont suscités.

Notre attention se tournera d'abord vers Thucydide, auteur de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* (~460-~400 AEC.) et Isocrate, le rhéteur athénien (436-338 AEC.). Les propos de ces derniers indiquent qu'ils auraient entrevu que, pour

¹ V. NUTTON, « Did the Greeks Have a Word for It? Contagion and Contagion Theory in Classical Antiquity », dans L.I. CONRAD, D. WUJASTYK (éd.), *Contagion: Perspectives from Pre-Modern Societies*, Ashgate, 2000, p. 142.

certaines maladies, la proximité avec les malades pouvait être un facteur de propagation. Nous étudierons ensuite le témoignage d'auteurs qui s'inscrivent davantage dans les traditions philosophiques et médicales, soit : le Pseudo-Aristote, auteur des *Problèmes*, Plutarque de Chéronée (~46-~125 de notre ère) et Galien de Pergame (129-216 de notre ère).

Concernant l'état de nos connaissances, on a pu proposer que le phénomène de la contagion ne semble pas avoir entièrement échappé aux Anciens, mais ne dépassait pas le stade du constat et s'arrêtait bien loin d'une quelconque théorie². Cette affirmation, bien qu'assez juste en ce qui concerne Thucydide et Isocrate, n'est pas tout à fait exacte dans le cas des auteurs de notre second groupe. Nous verrons qu'avec ces derniers, le phénomène de la contagion s'est progressivement doté d'une étiologie. Je conclurai en suggérant qu'en dépit des difficultés somme toute normales qui viennent avec l'idée de penser la contagion dans une perspective physiologique, les auteurs de l'époque hellénistique n'ont pas pour autant laissé ce phénomène complètement inexpliqué.

²*Ibidem*, p. 149.

Conception des maladies

En règle générale, la conception physiologique des maladies considère qu'elles sont le résultat d'un déséquilibre général de l'organisme³. Cette conception trouve ses plus grands adeptes chez Hippocrate et Galien les deux figures majeures de la médecine antique. Selon cette perspective, c'est le débalancement (humoral) qui est la cause de l'affection. En ce sens, on ne rencontre pas de « maladie », seulement des malades⁴. Cela ne signifie pas pour autant que la classification des maladies n'a aucune utilité, mais plutôt qu'elle peut difficilement entrevoir des entités naturelles qui existeraient « indépendamment » et passeraient d'un humain à un autre. Selon la conception ontologique, les maladies sont des entités distinctes et séparées de l'agent⁵. Pourtant la conception humorale laissait entrevoir que la maladie de l'un, développée par son propre développement humoral, pourrait atteindre un autre humain, peu importe sa constitution. Selon ces termes, il a été impossible de soutenir qu'il existait des maladies indépendantes de celles que développaient par eux-mêmes les humains.

³ M.D. GRMEK, « Le concept de maladie », dans M.D. GRMEK éd., *Histoire de la pensée médicale en occident. V. 1, Antiquité et Moyen-Âge*, Paris, 1995, p. 218.

⁴ P.-O. MÉTHOT, « Les concepts de santé et de maladie en histoire et en philosophie de la médecine », dans *Phares*, v. 16, 2016, p. 12.

⁵ É. GIROUX, « Philosophie de la médecine », dans A. BARBEROUSSE, D. BONNAY, M. COZIC (éd.), *Précis de philosophie des sciences*, Paris, 2011, p. 408.

Chacune de ces deux conceptions n'est pas sans valeur. Les troubles endocriniens, généralement causés par un dysfonctionnement, supportent davantage une conception physiologique tandis que les maladies contagieuses et parasitaires soutiennent plutôt une conception ontologique⁶. Avec la compréhension actuelle de la différence entre ces deux genres de pathologies il est plus facile de comprendre que le phénomène général de la « contagion » a souvent pu paraître obscur aux yeux des anciens.

Thucydide et Isocrate

On chercherait normalement chez les médecins de l'Antiquité l'expression d'une idée générale de la contagion, mais dans les textes qui sont parvenus, c'est plutôt du côté des historiens et des orateurs que se tourne l'attention en premier.

Thucydide offre un récit de première main des ravages de la peste d'Athènes. Avec une attention particulière au détail, il vient de relater que la maladie s'attaquait aussi bien aux individus avec une constitution robuste qu'à ceux dont la constitution était plus frêle. Il faut ainsi souligner que l'explication physiologique pourrait être prise en

⁶ P.-O. MÉTHOT, *op. cit.*, p. 11.

défaut dans le cas de la peste, qui atteint autant les gens robustes que les plus frêles.

Voici ce qu'il précise plus loin : *[L]e pire, dans ce mal, était d'abord le découragement qui vous frappait quand on se sentait atteint (l'esprit passant d'emblée au désespoir, on se laissait bien plus aller, sans réagir) ; c'était aussi la contagion (ἀναμιπλάμενοι), qui se communiquait au cours des soins mutuels et semait la mort comme dans un troupeau : c'est là ce qui faisait le plus de victimes. Si, par crainte, les gens refusaient de s'approcher les uns des autres, ils périssaient dans l'abandon, et bien des maisons furent ainsi vidées, faute de quelqu'un pour donner ses soins ; mais s'ils approchaient, le mal les terrassait⁷...*

Ici, un commentaire s'impose afin d'offrir des précisions sur le témoignage de Thucydide concernant la progression de la maladie d'un sujet à un autre. Le texte original : « ὅτι ἕτερος ἀφ' ἑτέρου θεραπείας ἀναμιπλάμενοι ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον » se traduit plus exactement par : « parce qu'ils s'infectaient en se soignant les uns les autres, ils mourraient comme du petit bétail ». La traductrice, bien qu'elle préserve le sens du passage, a opté pour une traduction modernisante qui ne facilite pas notre analyse entre les conceptions physiologiques et ontologiques. « Contagion » pourrait supposer qu'il existe une « maladie contagieuse ». Alors que Thucydide remarque simplement que la maladie passe de l'un à l'autre et que les solitaires mourraient seuls, il ne décide pas si la maladie *per se* a pu

⁷ THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, II, 51, 4-5.

infecter quelqu'un, ou s'il s'agit d'une pathologie humaine qui se répand d'un sujet à l'autre.

Le verbe clé, ἀναπιμπλημι, décrit simplement « une chose qui en remplit une autre ». Dans certains cas, une personne ayant fréquenté le malade se met à porter la même maladie. Thucydide cherche vraisemblablement à décrire comment la maladie, à l'image d'un liquide passant d'un récipient à un autre, se propage par le contact, d'où notre choix pour le verbe « s'infecter », car c'est dans la transition entre les malades et les soignants d'une maladie qu'il identifie la cause de la propagation. Cette idée est rendue manifeste par la comparaison avec le petit bétail grégaire qui, en s'entassant, se rend plus vulnérable aux maladies infectieuses⁸. La maladie part d'un premier sujet qui infecte les autres.

Il est impossible de déterminer dans quelle mesure Thucydide était au fait du savoir médical de son époque. On hésite entre un Thucydide versé dans le savoir médical et un Thucydide qui aurait cherché à s'en distancier en produisant sa propre théorie médicale⁹. Quoi qu'il en soit,

⁸ Au sujet des maladies qui décimaient les troupeaux, on pourra consulter L. BODSON, « Le vocabulaire latin des maladies pestilentiennes et épizootiques » dans G. SABBAH (éd.), *Le Latin médical*, Saint-Étienne, 1991, p. 216-241.

⁹ Ces hypothèses sont défendues respectivement par E. CRAIK, « Thucydides on the Plague: Physiology of Flux and Fixation » dans *Classical Quarterly*, v. 51, 2011, p. 102-8 et par T. ROSALIND, « Thucydides' Intellectual Milieu and the Plague » dans

notre auteur se veut essentiellement objectif dans son récit clinique de la peste d'Athènes. Son témoignage ne laisse planer aucun doute : c'est par le contact, qu'il présente sous la forme d'une comparaison avec le règne animal, que se propage la maladie qui a frappé les Athéniens¹⁰. Nous verrons plus bas que ce passage a pu inspirer Galien dans sa compréhension de la propagation de certaines maladies par la voie des airs.

De manière similaire, Isocrate relève comment Thrasyloque est resté au chevet d'un malade que tout le monde, à l'exception de lui et l'un de ses serviteurs, avait laissé mourir. L'auteur souligne que ces actes sont d'autant plus louables lorsqu'on connaît les dangers qui guettent ceux qui soignent les victimes d'une telle pathologie, probablement la tuberculose dans ce cas-ci : « J'étais dans un tel état que tous ceux de mes amis qui venaient me visiter me témoignaient leur crainte de me voir périr avec lui et m'engageaient à me garantir moi-même, en me disant que la plupart de ceux qui avaient soigné cette maladie en étaient devenus les victimes¹¹. » Ici encore, on constate qu'un certain péril est étroitement associé à la proximité avec le malade.

A. RENGAKOS, A. TSAKMAKIS (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, 2006, p. 87-108.

¹⁰ R. MITCHELL-BOYASK, *Plague and the Athenian imagination: drama, history, and the cult of Asclepius*, Cambridge, 2008. L'auteur suggère également qu'une intuition similaire se rencontre chez Euripide et Sophocle (p. 87).

¹¹ ISOCRATE, *Discours éginétique*, 29.

Certains éclairages intéressants ressortent du témoignage de ces auteurs. D'abord, ni l'un ni l'autre ne semblent pencher en faveur des différentes conceptions de la maladie présentées plus haut. Certes, Thucydide fait bien référence aux corps frêles et robustes, mais rien n'indique que c'est un vocabulaire particulièrement technique supposant que la maladie est indépendante de la physiologie. Les deux auteurs considèrent que c'est par le contact avec le malade que certaines pathologies se transmettent. Le type de contact n'est pas précisé, mais tout porte à croire qu'il s'agit d'un contact direct. Pour un comme pour l'autre, on s'avancerait certainement trop en parlant d'une théorie ou d'une authentique notion de « contagion », s'il fallait affirmer que la contagion était celle d'un élément nocif « circulant librement » plus qu'une affection qu'un patient pouvait développer par lui-même puis transmettre à quelqu'un de sain. Nous avons plutôt affaire à des observations empiriques précises, mais qui sont restées relativement isolées, rendant peu probable la démarche inductive qui aurait pu conduire à une hypothèse sur la contagion et l'existence d'éléments pathogènes que l'on pourrait isoler comme des réalités, plutôt que des maladies propres aux humains. Enfin, on remarquera qu'aucune tentative d'expliquer comment s'opère la contagion n'est offerte. On constate seulement que la proximité, qui favorise les contacts, est un facteur déterminant dans la propagation d'une maladie.

Étiologie des maladies infectieuses

En se rangeant à l'avis de V. Nutton, c'est uniquement avec les *Problèmes*, un recueil attribué à Aristote, bien que bigarré, à la paternité multiple, qu'on rencontre une première explication des raisons pour lesquelles la « peste »¹² gagne ceux qui prennent soin des malades. Dès les premières sections touchant aux questions d'ordre médical, l'auteur s'appuie sur les théories humorales de l'époque lorsqu'il suggère que cette maladie est commune à tous, probablement en ce sens qu'elle n'est pas propre à une constitution humorale particulière : « *Pour cette raison, tous ceux qui se trouvent déjà mal disposés sont prompts à l'acquérir. En effet, c'est à cause du surcroît de chaleur de la maladie qui advient auprès des patients qu'ils sont rapidement touchés par la*

¹² L'emploi du terme « peste » pour traduire « λοιμός » est problématique puisque la *Yersinia pestis* n'était pas connue de nos auteurs (cf. J. JOUANNA, *Greek Medicine from Hippocrate to Galen*, Leiden, 2012, p.124) ; le traduire en utilisant ce terme donnerait l'impression trompeuse que les Grecs de l'Antiquité connaissaient cette maladie. En l'absence d'autres termes non modernisants, il faut recourir à une série de termes plutôt flous pour parler des causes probables des maladies infectieuses, dont la peste : « pestilentiel », « putride », « nauséabond », etc. se sont imposés dans les traductions françaises et nous les utiliserons, faute de mieux, tout en soulignant à chaque fois quels mots ils traduisent. Il est à noter que, pour Galien, la peste se distingue de l'épidémie par son caractère plus souvent fatal. Dans le cas de « la peste » et des « pestilences », nous sommes en présence de maladies qui touchent beaucoup de gens en même temps, même s'il ne s'agit pas toujours des effets de la peste proprement dite (cf. par exemple, GALIEN, *Commentaire au Régime des maladies aiguës*, I, 8 = K. XV, 429).

chose »¹³. L'auteur s'interrogera dans une section ultérieure sur les effets de la « sympathie », c'est-à-dire sur la manière dont certaines choses s'affectent mutuellement. Par exemple, pourquoi la proximité avec les malades entraîne-t-elle la maladie tandis que le contact avec la personne en santé ne rend pas bien portant ?

Plus loin dans cette section, on se demande pour quelles raisons il est possible de contracter certaines affections telles que la phtisie, l'ophtalmie et la gale, alors que d'autres affections comme l'apoplexie ou l'hydropisie ne présentent aucun risque. Pour la phtisie, il est remarqué, c'est la corruption de l'air qui est la cause principale. L'inhalation d'un air vicié par l'haleine du malade est à l'origine de la contamination. Quant à la gale et la lèpre, elles se contractent lorsqu'on entre en contact avec les matières visqueuses qui émanent de la peau du malade¹⁴.

On a suggéré que les explications offertes dans les *Problèmes* sont avancées avec une certaine hésitation. Aux prises avec un problème empirique qui devenait de plus en plus apparent et qu'aucune théorie ne permettrait d'expliquer, notre auteur aurait tenté de rendre compte du phénomène de la contagion en termes humoraux¹⁵. L'hypothèse qu'on assiste en quelque sorte aux premières observations

¹³ ARISTOTE, *Problèmes*, I, 7. Traduction de l'auteur.

¹⁴ *Ibidem*, VII, 4 et 8.

¹⁵ R.J. HANKINSON, « Pollution and Infection: An Hypothesis Still-born » dans *Apeiron*, v. 28(1), 1995, p. 57.

systematiques sur les mécanismes qui permettent la transmission est plutôt satisfaisante. Nous avons effectivement constaté que Thucydide et Isocrate, quoiqu'ils n'ignorent pas entièrement le phénomène de la contagion, n'en apportent pour autant aucune explication mais détaillent le mode de transmission de ces maladies.

Pour terminer ce rapide aperçu des sources, notre attention se tournera maintenant vers Plutarque et Galien, deux auteurs de l'époque impériale. Au livre V des *Propos de Table* de Plutarque est abordée la question de ceux qui jettent des sorts, sujet que les convives n'hésitent pas à tourner au ridicule. Mestrius Florus, leur hôte, suggère néanmoins que si l'existence d'ensorceleurs peut paraître risible, c'est un fait avéré que le regard de certains individus a des effets délétères, en particulier sur les enfants qui sont plus vulnérables. L'incapacité à rendre compte de l'existence d'un tel phénomène, soulève l'hôte, devrait nous inviter à formuler une explication plutôt qu'à nier sa véracité qui est attestée par la tradition. C'est dans ce contexte qu'on peut lire : *Phylarque rapporte pourtant que les anciens habitants de la région du Pont appelés Thibiens provoquaient un choc mortel non seulement sur les enfants, mais même sur les adultes ; que les personnes touchées par leur regard, leur haleine ou le son de leur voix, se fondaient en langueur et tombaient malades ; le phénomène fut constaté, paraît-il, par les voyageurs qui ramenaient de là-bas des esclaves à vendre. À vrai dire, l'une de ces manifestations est peut-être moins étonnante ; car la proximité (ἐπαφή) et le contact corporel (συνανάχρωσις)*

comportent l'origine apparente de l'affection (ἔχει τινὰ φαινομένην πάθους ἀρχήν).

Nous avons légèrement modifié la traduction dans les dernières lignes pour rendre l'explication plus claire sans contaminer la pensée de l'auteur avec des termes modernes¹⁶. Plutarque reconnaît que le contact corporel est l'origine de la maladie. L'hôte, satisfait de cette explication par le contact direct, reste toutefois dubitatif quant à la possibilité qu'un tel processus soit également possible uniquement par le regard. Plutarque fait alors la remarque suivante : *[T]u as découvert toi-même, en quelque sorte, une trace qui mène à cette cause, en touchant aux effluences (ἀπορροίας) des corps ; l'odeur, la voix et le flux de l'haleine sont des émanations (ῥεῦμα) spécifiques et comme des parties des êtres vivants qui affectent les sens, lorsqu'elles viennent en frapper les organes ; il est encore beaucoup plus vraisemblable que de telles émanations partent des êtres vivants à cause de leur chaleur et de leur mouvement, vu que le souffle vital comporte une sorte de palpitation et d'agitation, sous l'action desquelles le corps dégage continuellement certaines effluences*¹⁷.

À l'instar de l'auteur des *Problèmes*, Plutarque partage l'idée que l'œil provoque certains effets à distance par une sorte de sympathie. L'œil étant particulièrement sensible, il est mû plus facilement par les impressions auxquelles il est

¹⁶ La traduction originale se lit ainsi : car le contact et la communication physique comportent un principe évident de communication.

¹⁷ PLUTARQUE, *Propos de table*, 680B-681B.

exposé. Les deux suggèrent que la contamination à distance doit être envisagée par l'intermédiaire d'émanations. Plus particulièrement, c'est l'haleine qui, lorsqu'elle entre en contact avec la sensation d'autrui, est susceptible de provoquer un changement responsable de la communication de certaines affections. Enfin, on notera que Plutarque, auteur polymathe s'il en est, avait un intérêt pour le savoir médical qui s'étendait au-delà de la seule tradition hippocratique. Cela dit, au cours d'un débat sur l'apparition de nouvelles maladies, il opte pour une explication qui s'inspire largement de la théorie des humeurs d'origine hippocratique¹⁸. Aussi, il n'est pas totalement injustifié de ranger ces deux auteurs auprès de ceux qui soutiennent une conception physiologique des maladies.

¹⁸ PLUTARQUE, *Propos de table*, VIII, 9, plus spécifiquement, 732d-e.

Galien et la tradition hippocratique

Jusqu'ici, nous avons laissé de côté le point de vue des auteurs de la tradition hippocratique sur la contagion. Cela procède d'un choix stratégique. D'une part, il apparaît plus judicieux de traiter de façon simultanée la tradition hippocratique et Galien, qu'on présente souvent comme le successeur d'Hippocrate. D'autre part, si cet examen a été remis à maintenant, c'est qu'il s'avère plus épineux que les précédents. Pour cause, il ne semble pas y avoir de consensus quant à la position de ces auteurs sur le phénomène de la contagion. Galien et les auteurs hippocratiques font preuve d'un silence éloquent selon V. Nutton. Cette omission n'est pas accidentelle selon lui, elle reflète plutôt la préférence de ces auteurs pour les explications se concentrant sur l'influence de l'environnement sur les tempéraments des patients¹⁹. Si cette dernière remarque fait l'unanimité, l'idée selon laquelle les auteurs de la tradition hippocratique n'ont pas grand-chose à dire sur la contagion est loin de faire consensus. Galien, par exemple, prévient son lecteur des périls propres aux maladies qui se communiquent : *Que la*

¹⁹ V. NUTTON et al., « Roman Medicine, 250BC to AD 200 », dans *The Western medical tradition: 800 BC to AD 1800*, Cambridge, 1995. Dans un esprit similaire, Danielle Gourevitch suggère que la notion de contagion paraissait irrationnelle aux médecins, tandis qu'une « croyance générale en la contagion » incitait les collectivités à prendre certaines précautions, particulièrement à l'égard des corps des victimes. D. GOUREVITCH, *Limos kai Loimos: A Study of the Galenic Plague*, Paris, 2013, p. 83.

constitution d'un air pestilentiel apporte avec lui la fièvre, cela personne ne l'ignore ; de même qu'être parmi ceux qui sont atteints de peste (λοιμώπουσι) et de les fréquenter est dangereux. En fait, il y a un risque de l'attraper comme pour la gale et l'ophtalmie ; tout comme [il est hasardeux] de séjourner auprès de ceux qui expirent un air putride (σηπεδονῶδες) parce que les maisons dans lesquelles ils sont alités deviennent nauséabondes (δυσώδεις)²⁰.

Ce témoignage est intéressant à plus d'un titre, parce qu'il précise que personne n'ignore les dangers qui accompagnent la proximité avec certains malades d'abord, mais aussi parce qu'est introduite l'idée que les affections se communiquent par la corruption de l'air. Bien qu'ici le mode de transmission ne soit pas véritablement détaillé, on peut raisonnablement présumer que les dangers de la transmission étaient admis par certains médecins comme Galien.

Par ailleurs, l'idée qu'aucune explication sur les mécanismes de la transmission n'est offerte a récemment été contestée à l'aide du passage suivant. Toujours dans son traité *Sur la différence des fièvres*, Galien ajoute cette remarque : *Parfois, ce qui donne le signal de la fièvre est une*

²⁰ GALIEN, *Sur la différence des fièvres*, I, 3 = K. VII, 279. Traduction par nos soins. On pourra également consulter son *Esquisse Empirique*, où on relate certains faits à propos d'individus qui, par la suite de leur vie commune avec un compagnon atteint d'éléphantiasis, en sont venus à partager son affection. 10 = Deichgräber 75.

chaleur excessive de l'air ambiant, comme lors de la peste qui a saisi les Athéniens, comme le dit Thucydide : "Mais comme ils vivaient dans des cabanes étouffantes à la saison de l'été, la destruction s'effectuait dans les corps". Et à cause de la présence, à la suite d'un mauvais régime, des humeurs dans le corps qui sont susceptibles de se putréfier (μοχθηράς), le début de la fièvre pestilentielle se produit. Et peut-être qu'immédiatement après, un flux de miasmes putréfiants (σηπεδονώδη μιάσματα) vint d'Éthiopie, miasmes appelés à devenir les causes de la fièvre pour ceux qui ont le corps susceptible de subir des dommages de leur part²¹.

On a souligné que Galien surinterprète certainement le texte de Thucydide dans lequel la référence aux miasmes est absente. Cet ajout n'est pourtant pas anecdotique. Il nous informe sur la volonté de son auteur, qui, selon toute vraisemblance, cherche à emboîter le pas à son célèbre prédécesseur en réintroduisant à nouveaux frais la théorie des miasmes, probablement à la lumière du traité des *Vents* dans lequel elle est formulée²². Le terme « μιάσμα » désigne avant tout une forme de souillure. Son association avec la maladie est attestée dès le cinquième siècle avant notre ère,

²¹ GALIEN. *Sur la différence des fièvres*, I, 6 = K. VII, 290. trad. J. JOUANNA, « L'historien Thucydide vu par le médecin Galien » dans *CRAI*, v. 155(3), 2011, p. 1461. Voir également, *Thériaque à Pison*, K. XIV, 280-282, attribué à Galien. Pour un exposé détaillé du lien entre l'air et la contagion, on consultera le chapitre 7 du recueil des textes de J. JOUANNA, *Greek Medicine from Hippocrates to Galen*, Leiden, 2012.

²² J. JOUANNA, « L'historien Thucydide vu par le médecin Galien » *op. cit.*, p. 1462.

tant dans le registre de la tragédie grecque que dans les textes médicaux hippocratiques.

Il nous est donné de percevoir le glissement qui va d'un usage magique et religieux du terme vers une terminologie médicale adossée à une compréhension par les causes. Chez Sophocle, l'oracle de Delphes commande de chasser du pays le *miasma* afin de libérer le pays qu'assiège la peste, tandis que dans la tradition hippocratique, l'auteur des *Vents* suggère que c'est lorsque l'air est imprégné de miasmes morbifiques (νοσηροῖσι μιάσμασιν) que survient la peste. D'un côté, dans la tragédie et selon les textes juridiques la souillure est le résultat d'une infraction à un interdit moral et religieux, de l'autre, chez les médecins Hippocrate et Galien, le miasme est une cause naturelle de l'infection²³. C'est sur ce modèle explicatif fondé sur la théorie miasmatisque, récupéré par Galien, que nous nous pencherons à présent.

Dans son commentaire au premier livre des *Épidémies*, Galien s'interroge sur le rôle de l'air dans l'étiologie des pestilences. En partant du principe que les maladies communes doivent avoir des causes communes, il identifie trois sources possibles pour les épidémies, soit l'alimentation, l'activité et les influences de l'extérieur. C'est

²³ J. JOUANNA, « Miasme, maladie et semence de la maladie » dans S. BAZIN-TACHELLA, D. QUERUEL, E. SAMAMA (éd.), *Air, Miasmes et contagion : les épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Langres, 2001, p. 60.

chez cette dernière qu'il localise le facteur principal dans l'apparition des épidémies²⁴. Plus spécifiquement, c'est l'air qui est généralement en cause lorsque se déclare une épidémie. Une altération dans les conditions de l'air ambiant, auquel tout un chacun est exposé, modifie aussi les tempéraments du corps : ce changement est susceptible de provoquer un déséquilibre parmi les humeurs, d'où l'apparition de maladies communes²⁵.

Mais alors, comment se fait-il que nous ne soyons pas tous simultanément affectés par les maladies épidémiques lorsque celles-ci assiègent un lieu ? Galien se range ici du côté de la tradition lorsqu'il suggère que puisque tous ne partagent pas les mêmes dispositions, leur susceptibilité aux maladies n'est pas identique. Son explication sur le rôle de l'air dans la contagion, en revanche, va au-delà de celle des auteurs hippocratiques. Plus précisément, il distingue deux modalités par lesquelles les miasmes (plus exactement des « exhalaisons ») occasionnent certaines maladies communes. La nocivité d'un air qui résulte du caractère propre aux exhalaisons n'est pas la même que celle

²⁴ GALIEN. *Commentaire à Épidémie I*, K. XVIIIA, 2 = CMG V 10, 1, p. 3. Cela étant dit, il mentionne également des cas où des maladies communes sont apparues à cause d'un mauvais régime. Sur le lien entre les pestilences et les carences alimentaires, on pourra lire l'excellent ouvrage de Danielle Gouvevitch, *op. cit.*, p. 13-37.

²⁵ V. BOUDON-MILLOT, « Galien face à la "peste antonine" ou comment penser l'invisible » dans S. BAZIN-TACCHELLA, D. QUERUEL, E. SAMAMA (éd.), *Air, Miasmes et contagion : les épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Langres, 2001, p. 45.

résultant d'un excès dans ses qualités, soit parce qu'il est trop chaud, trop froid ou encore excessivement sec ou humide. Galien offre un exemple du premier type de contamination de l'air : les émanations provenant de cadavres qui n'ont pas été incinérés²⁶. Je présenterai pour finir un concept de la contagion présent dans l'Antiquité qui préfigure déjà notre conception ontologique contemporaine des maladies²⁷.

Semences de la maladie

J'ai choisi de traiter de cette tradition indépendamment de la dernière, et ce même si Galien est notre source principale à son sujet. Cette décision est guidée par la prudence que requiert un thème pour lequel les évidences, bien minces, nous condamnent à demeurer dans l'incertitude. Je tâcherai de tracer les grandes lignes de cette perspective avant de conclure en quoi celle-ci paraît s'inscrire davantage dans une conception ontologique des maladies.

²⁶ J. JOUANNA, *Greek Medicine from Hippocrate to Galen, op. cit.*, p. 132.

²⁷ Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure Fracastoro, qui semble être le premier auteur moderne à défendre une doctrine de la contagion par aérosol, s'est inspiré des théories anciennes pour formuler ses propres hypothèses. Fracastoro, s'il s'en est inspiré, ne reconnaît pourtant jamais cette dette et observe un « art judicieux du silence » selon l'expression de V. NUTTON, « The Seeds of Disease : An Explanations of Contagion and Infection from the Greeks to the Renaissance » dans *Medical History*, v. 27, 1983, p. 23.

Dans son traité sur la différence entre les fièvres, Galien se propose d'expliquer le rôle de l'air dans la contagion. À titre d'hypothèse, le lecteur est invité à imaginer les conséquences de l'absorption de semences pathogènes présentes dans l'air. Ce passage, qui donne suite à son commentaire sur les propos de Thucydide que nous avons rapportés plus haut, se lit ainsi : *En effet, à tout moment de cette discussion l'on doit se rappeler qu'aucune des causes ne peut agir sans la prédisposition de celui qu'elle affecte ; sans quoi, tous ceux qui passent leur temps sous un soleil d'été seraient pris de fièvre sans exception, ainsi que ceux qui sont très actifs, qui s'enivrent de vin, qui ont des accès de colère ou qui éprouvent du chagrin. Autrement, je suppose qu'au levé [de l'étoile] du Chien tout un chacun tomberait malade et périrait à cause des pestilences (λοιμοῖς). Or, on a dit que la prédisposition du corps affecté y est pour une grande part dans l'origine des maladies. À titre d'exemple, faisons l'hypothèse que l'air nous environnant transporte des semences de la peste et que parmi les corps entrant en contact avec elle, certains sont emplis de toutes sortes de résidus déjà prêts à se putréfier, les autres sont purs et privés de ces résidus. En outre, supposons que chez les premiers il y a une obstruction des pores qu'on nomme « pléthore », une vie désœuvrée consacrée à la glotonnerie, aux buveries et à la débauche avec les indigestions qu'accompagnent forcément tous ces modes de vie. Tandis que pour les autres, aux corps purs et privés de résidus, supposons qu'ils ont une respiration aisée à travers des pores qui ne sont ni obstrués ni encombrés, puis qu'ils s'adonnent à des exercices physiques avec modération et observent un régime raisonnable. Suivant ces suppositions, réfléchissons à*

la manière probable dont l'un et l'autre de ces deux corps vont réagir lorsqu'inhalant un air putride (σηπεδονωδῶν). N'est-il pas probable que chez les uns va s'installer l'amorce de la putréfaction (σήπεσθαι) dès la première inspiration et qu'une très mauvaise condition va s'installer, alors que pour les autres, purs et sans résidus, certains ne seront affectés d'aucune façon et certains très peu, un retour vers un tempérament normal étant plus facile chez eux ?²⁸

Le sens de cette métaphore, fait remarquer J. Jouanna, s'étend au-delà de l'idée que la semence est la racine de la maladie. On y sous-entend aussi que ces semences

²⁸ GALIEN, *Sur la différence des fièvres*, I, 6 = K. VII, 290-292. Traduction par nos soins. Plusieurs débats irrésolus entourant ce passage occupent la littérature contemporaine. Le plus important touche à l'origine de la notion des « semences ». Pour Jouanna, il ne fait aucun doute que les semences et les miasmes sont une seule et même chose chez Galien (J. JOUANNA, *Greek Medicine from Hippocrate to Galen*, *op. cit.*, p. 133, n.22). D'autres, comme V. Nutton et R. J. Hankinson préfèrent y voir les possibles traces d'une tradition différente. En raison du caractère hypothétique du passage d'abord, présenté à titre d'exemple par Galien, mais surtout parce que bien avant le médecin de Pergame, c'est chez Lucrèce que nous trouvons les premières références à des semences dont certaines, présentes dans l'air, seraient porteuses de maladies. Galien fait-il écho aux mêmes semences qu'on retrouve chez Lucrèce et qui dériveraient plausiblement de la tradition atomiste comme semble le croire V. Nutton ? V. NUTTON « The Seeds of Disease... », *op. cit.*, p. 9. On peut aussi se demander si la référence aux blocages des pores comme élément pathogène justifierait un rapprochement avec Asclépiade, le fondateur de la secte médicale des méthodistes (R. J. HANKINSON, *op. cit.*, p. 60). Cette question et bien d'autres encore devront être abordées dans les années à venir si l'on souhaite progresser dans notre compréhension du phénomène de la contagion dans le monde antique.

requièrent un terreau propice à leur germination, sans quoi la maladie ne peut se développer²⁹. Vu sous cet angle, Galien s'éloigne assez peu d'une conception physiologique de la maladie. Le rôle des semences dans le développement de la maladie est plutôt limité : elles en sont le déclencheur, rien d'autre. De surcroît, la maladie est toujours conçue comme un déséquilibre général de l'organisme qui se soigne par un retour à un état homéostatique.

Cela dit, en conjuguant des facteurs internes et externes, Galien offre une explication rationnelle de l'apparition d'épidémies. La conception ontologique, à elle seule, ne permet pas, bien au contraire, d'expliquer pourquoi tous ne sont pas indifféremment affectés. Mais, à l'inverse, la conception physiologique ne permet pas réellement d'expliquer l'apparition simultanée d'une maladie chez plusieurs individus. En combinant ces deux conceptions, Galien parvient à une explication relativement cohérente : la présence d'une entité pathogénique dans l'air affecte tous ceux qui le respirent, mais tous n'en ressentent pas les effets également. Chez certains, les miasmes délétères conduiront à l'apparition d'une maladie aux conséquences funestes, alors que les autres, de constitutions saines, n'en ressentiront pas les effets.

²⁹ Cette métaphore est également présente dans un autre passage, sur un total de trois, où Galien fait allusion aux semences, *cfr. Commentaire aux Épidémies*, K. XVIIIA, 239.

Conclusion

J'ai amorcé cet article en énonçant les modestes objectifs qu'il poursuivait : produire une synthèse de nos connaissances sur le problème de la contagion dans l'Antiquité. Au terme de cette brève revue des quelques sources disponibles, voici ce que l'on peut affirmer. Les premiers témoignages relatés nous ont permis de souligner que le « phénomène de la contagion » s'est imposé comme un péril bien réel qui n'est pas resté inaperçu. Ces premiers auteurs semblent toutefois s'être contentés de constater le danger résultant de la proximité avec certains malades sans en donner d'explication. Nous avons également vu que l'absence d'explication n'était pas appelée à durer. Dès les *Problèmes*, quoique possiblement avant, avec le traité des *Vents*, on voit apparaître l'esquisse d'une explication causale : la peste est une maladie commune qui n'est pas limitée à certaines prédispositions, d'où le fait qu'elle se propage plus rapidement. Certaines maladies se répandent tantôt par les substances purulentes que dégage le malade, tantôt par son haleine d'où émane un air vicié.

Cette explication humorale de la contagion, qui se trouve également chez Plutarque, culmine avec le médecin Galien. Au point de vue étiologique, c'est uniquement avec ce dernier que l'explication du phénomène des épidémies en vient à être explicitement formulée en combinant des facteurs tant internes qu'externes. L'éclosion d'une maladie épidémique s'explique en partie par les prédispositions des

individus touchés, mais également par la présence d'entités pathogènes dans l'air. Cette seconde partie de l'explication, quoique nous ayons de bonnes raisons de croire qu'elle n'a jamais été très répandue, ne constitue pas un cas complètement isolé. On la rencontre aussi dans la tradition atomiste, chez Lucrèce, mais fort probablement avant lui³⁰. En apparence, cette perspective s'approche davantage d'une conception ontologique de la maladie telle qu'on la conçoit aujourd'hui. En somme, il apparaît très clairement que le « phénomène de la contagion » n'était ni ignoré des anciens, ni entièrement inexplicable à leurs yeux.

Évidemment, il demeure impossible de déterminer dans quelle mesure la notion ancienne de « contamination » s'approche de notre conception contemporaine de la contagion. Cet obstacle, qui concerne les différentes considérations à la base du problème de l'incommensurabilité, suggère que nous devrions faire preuve de prudence lorsqu'on établit une telle ressemblance. Autrement dit, transposons-nous simplement la signification contemporaine du terme sur un phénomène qui, d'un point de vue conceptuel, était envisagé tout autrement? Dans ce texte, j'ai souligné lorsque les traductions étaient victimes de distorsions modernes ou employaient des termes qui ne me semblaient pas suffisamment neutres. L'ambition de ce texte aura été

³⁰ V. NUTTON, « The Seeds of Disease... », *op. cit.*, p. 10.

de fournir une synthèse aussi impartiale que possible de la conception de la contagion dans l'Antiquité³¹.

Bibliographie

Sources

ARISTOTE, *Problèmes*, Paris, 1891.

C. G. KÜHN, *Galen Opera Omnia*, Leipzig, 1819-33.

ISOCRATE, *Œuvres complètes d'Isocrate volume 3*, 1864.

K. DEICHGRÄBER, *Die griechische Empirikerschule: Sammlung der Fragmente und Darstellung der Lehre*, Berlin, Zurich, 1965.

PLUTARQUE, *Propos de table : deuxième partie*, Paris, 1978.

PLUTARQUE, *Propos de table : troisième partie*, Paris, 1996.

THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse livre II*, Paris, 1973.

³¹ Je tiens à remercier Benoît Castelnérac pour ses précieuses remarques qui m'ont permis d'améliorer ce texte.

Articles et ouvrages cités

L. BODSON, « Le vocabulaire latin des maladies pestilentielles et épizootiques » dans G. SABBAH (éd.), *Le Latin médical*, Saint-Étienne, 1991, p. 216-241.

V. BOUDON-MILLOT, « Galien face à la “peste antonine” ou comment penser l’invisible » dans S. BAZIN-TACHELLA, D. QUERUEL, E. SAMAMA (éd.), *Air, Miasmes et contagion : les épidémies dans l’Antiquité et au Moyen Âge*, Langres, 2001, p. 29-54.

E. CRAIK, « Thucydides on the Plague: Physiology of Flux and Fixation » dans *Classical Quarterly*, v. 51, 2011, p. 102-8.

É. GIROUX, « Philosophie de la médecine », dans A. BARBEROUSSE, D. BONNAY, M. COZIC (éd.), *Précis de philosophie des sciences*, Paris, 2011, p. 404-441.

D. GOUREVITCH, *Limos kai Loimos: A Study of the Galenic Plague*, Paris, 2013.

M.D. GRMEK, « Le concept de maladie », dans M.D. GRMEK (éd.), *Histoire de la pensée médicale en occident*, v. 1, *Antiquité et Moyen-Âge*, Paris, 1995, p. 211-226.

R.J. HANKINSON, « Pollution and Infection: An Hypothesis Still-born » dans *Apeiron*, v. 28(1), 1995, p. 25-65.

J. JOUANNA, *Greek Medicine from Hippocrates to Galen*, Leiden, 2012.

J. JOUANNA, « L'historien Thucydide vu par le médecin Galien » dans *CRAI*, v. 155(3), 2011, p. 1443-1465.

J. JOUANNA, « Miasme, maladie et semence de la maladie » dans S. BAZIN-TACCHELLA, D. QUERUEL, E. SAMAMA (éd.), *Air, Miasmes et contagion : les épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Langres, 2001, p. 59-92.

P.-O. MÉTHOT, « Les concepts de santé et de maladie en histoire et en philosophie de la médecine », dans *Phares*, v. 16, 2016, p. 9-41.

R. MITCHELL-BOYASK, *Plague and the Athenian imagination: drama, history, and the cult of Asclepius*, Cambridge, 2008.

V. NUTTON et al., « Roman Medicine, 250 BC to AD 200 », dans *The Western medical tradition: 800 BC to AD 1800*, Cambridge, 1995.

V. NUTTON, « The Seeds of Disease: An Explanations of Contagion and Infection from the Greeks to the Renaissance » dans *Medical History*, v. 27, 1983, p. 1-34.

T. ROSALIND, « Thucydides' Intellectual Milieu and the Plague » dans A. RENGAKOS, A. TSAKMAKIS (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Boston, 2006, p. 87-108.

V. NUTTON, « Did the Greeks Have a Word for It? Contagion and Contagion Theory in Classical Antiquity », dans L.I. CONRAD, D. WUJASTYK (éd.), *Contagion: Perspectives from Pre-Modern Societies*, Aldershot, 2000, p. 137-162.